MŒURS DE L'INDE

FAKIRS ET JONGLEURS

De toute antiquité, les jongleurs de l'Inde ont été célèbres par leurs tours d'adresse. Dans le monde, nul autre mieux qu'eux ne sait donner au même point l'illusion de l'extraordinaire et de l'invraisemblable. Ils troublent les sens et déconcertent l'esprit par de véritables prodiges d'adresse. " Est-ce seulement de l'adresse ? a dit Henri Vigneau. Qui ne connaît le fait de ce fakir qui se fit enterrer selon toutes les formules de l'ensevelissement usité dans le pays, les yeux, les oreilles, la bouche et les narines étroitement fermés par des bandelettes de toile, les bras attachés au corps, les jambes liées ; sur qui la pierre du caveau funèbre fut scellée ; qu'une sentinelle veilla nuit et jour, que la foule ne cessa de visiter, afin de bien s'assurer qu'aucune fraude ne pouvait être commise ; qui demeura trente jours dans cet état, et qui, lorsque le tombeau fut solennellement ouvert, suivant les conventions, devant des témoins de toute sorte, convoqués pour l'épreuve, revint à la vie après certaines opérations indispensables.

" La multitude cria au miracle. Il y avait bien de quoi ! Les maîtres de l'Inde, les Anglais, se montrèrent plus sceptiques que la foule. Ils savaient les tours de force en ce genre dont était capable cette race singulière qu'ils dominent depuis le temps de Clive et de Warren Hasting. Ils la voient à l'œuvre dans les manifestations diverses de la vie, dans les conditions, à tous les degrés de la fortune et de l'intelligence, et ils trouvent en elle un continuel sujet de surprise et d'inquiétude.

" Jamais la nature humaine n'a paru plus simple et plus multiple que dans ces hommes étranges qui, pusillanimes comme des femmes, incapables de courage pour la guerre, pleins de mensonge et de duplicité, serviles à donner des nausées, ont un orgueil de caste inflexible, un sentiment religieux qu'aucun supplice n'ébranle, et bravent avec un stoïcisme sans pareil cette même mort devant laquelle ils fuient sur les champs de bataille, mélange bizarre de singe et de tigre."

Dans ces pays, où le corps se prête avec tant de souplesse aux flexions les plus difficiles, des exercices d'une expiation fanatique ont été élevés au rang d'un art, et ces jongleries sont devenues un métier qui s'exerce avec la dernière perfection dans toute la presqu'île hindoustanique du simple acrobate, qui amuse les foules, au fakir fanatique qui les terrifie.

Ce Fakir avait fait pousser un myrte dans sa main.—(Page 386, col. 1).

Présentons d'abord à nos lecteurs les équilibristes.

Dans un petit village des montagnes du centre de l'île de Ceylan, l'éminent voyageur, sir J. Emerson, dont on ne peut suspecter la bonne foi, eut un jour l'occasion d'assister à une représentation en plein vent donnée par un jongleur cingalais.

" Il ouvrit la séance, dit-il, en grimpant à une longue perche que traversait, à six pieds de terre environ, une barre horizontale. Une fois debout sur cette espèce de croix, il parcourut sur la route une assez grande distance, au moyen de bonds prodigieux ; puis, revenant de la même manière vers le public, il commença, sans quitter sa position, la série de ses exercices. Ceux-ci consistaien en escamotages et tours de mains de toute espèce : cailloux attrapés au vol et qui disparaissent comme autant d'oiseaux dès qu'il ouvrait les doigts ; œufs brisés d'où s'échappaient de petits serpents ; boules de cuivre tenue en perpétuel mouvement au moyen de coups frappés des mains et des coudes.

" Puis vinrent des tours plus compliqués. Ainsi, balançant sur son nez un petit bâton surmonté d'une coupe renversée sur les bords de laquelle douze balles perforées pendaient par des fils de soie, il prit entre ses dents douze petites baguettes d'ivoire, et, par le seul mouvement des lèvres et de la langue, il arriva à introduire successivement chaque baguette dans chacune des douze balles, et à chasser le support central devenu dès lors inutile. Pour ce tour, comme pour une infinité d'autres, le jongleur ne cessa pas un seul instant de garder l'équilibre sur sa perche. Il prit ensuite une boule de granit de six ou sept pouces de diamètre et du poids de quatorze ou quinze livres, et, debout, les bras étendus horizontalement, il la fit rouler, à plusieurs reprises, du poignet gauche au poignet droit, et *vice versa*, en lui faisant suivre les bras et les épaules, mais sans autre mouvement apparent de son individu qu'un vigoureux effort des muscles du dos. Enfin, saisissant cette même boule des deux mains, il la jeta à une hauteur de vingt pieds et, la regardant tomber jusqu'à ce qu'elle ne fût plus qu'à quelques pouces de son crâne, il pencha la tête en avant et reçut la boule entre les deux épaules, sans la laisser choir à terre. Après avoir renouvelé plusieurs fois de suite ce jeu dangereux, il termina sa représentation au milieu des sourires approbateurs de l'assistance."

Connaissez-vous Ganésa ? C'est le Dieu de la science et de la sagesse. Sa fête est célébrée religieusement dans plusieurs villes au milieu d'un grand concours des populations les plus diverses.

Une autre fête, celle du Sungum fournit l'occasion d'une curieuse étude de mœurs hindoues. Même les mahométans désœuvrés se rendent à cette foire, séduits par l'adresse et la légèreté incroyables des jongleurs de Dabupattun. Les plus habiles prestidigitateurs européens seraient déconcertés de tant de savoir faire : ces jongleurs indiens sont capables de changer des poulets en œufs, des pépins de manglier en un arbre qui porte des fruits mûrs.

Revenons aux jongleurs et escamoteurs.

Couramment, ils exécutent les tours suivants : L'un d'eux prend une grosse toupie et, après lui avoir imprimé un fort mouvement de rotation, la place au bout d'une baguette qu'il tient en équilibre sur son front ; alors, selon qu'on le lui commande, la toupie s'arrête court ou recommence à tourner, et cela pendant assez lontemps.

M. Rousselet, dans l'*Inde des Rajahs*, a décrit ce tour. Le comte Russell Kilough l'a vu faire avec quelques variantes sur le pont d'un navire bercé par le roulis : la baguette est posée en équilibre au bout du nez. Quelques mots cabalistiques, et la baguette se met à tourner avec la toupie ; un commandement, et aussitôt la toupie tourne seule.

Un de leurs tours les plus gracieux, et difficile à s'expliquer, est le suivant : le jongleur prend un plateau contenant du riz, — rien que du riz ; il le secoue de manière à jeter tout ce riz en l'air, et à mesure qu'il retombe, on le voit subir une transformation graduelle, mais complète en toutes sortes de graines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus de riz.

Tel escamoteur crache plusieurs livres pesant de clefs de serrures, de clous, il vomit de l'étoupe enflammée ; tel autre s'enfonce très réellement dans le gosier un couteau long de dix-huit pouces, et chacun peut s'assurer en tâtant le cou, que la lame a pénétré fort avant. Un troisième vous fait toucher une vieille peau de serpent dure comme du parchemin ; il la place dans un mouchoir tout en jouant de sa trompette.... Remarquez que cet homme est dans un état de nudité absolue. Soudain, il découvre la vieille peau de serpent : horreur ! c'est un cobra-capello qui apparaît cherchant à mordre.

Un autre de leurs tours fait frémir. Le bateleur fait entrer dans une corbeille en osier, un jeune enfant ; il l'y enferme et transperce la corbeille avec une pique ou un sabre. L'arme sort rouge de sang...

Que s'est-il passé ? Est-ce un jeu ? Assiste-t-on à une odieuse mystification ? A une explosion de fanatisme ? Pas du tout ; jonglerie pure : l'enfant captif est délivré ; il apparaît à la vue des spectateurs, fortifié et réjoui par cette cruelle épreuve.

Revenons au tour de la graine qui prend racine et se développe en arbuste instantanément. M. Grandidier a vu faire ce tour à Madras. Le jongleur presque nu avait ceint ses reins d'un simple lambeau de toile. Il prit la graine d'un arbre, la mit en terre devant le spectateur, dans un petit pot : au bout de quelques minutes la graine avait germé ; on voyait pousser successivement tiges et feuilles ; quelques instants encore, et l'on pouvait rassasier ses regards émerveillés d'une plante d'une belle venue ayant plus d'un pied de hauteur.

Le comte Julien de Rochechouart a rencontré aux Indes des " escamoteurs réellement incroyables " : A Madras, il en monta un sur le bateau qui l'avait amené, qui se montra, dit le voyageur, dans ses *Excursions autour du monde*, d'une habileté extraordinaire ; il n'avait pour tout vêtement